

Le poids des mots

C'est une histoire de grands soirs. On est tous rassemblés autour de grand-papa pour qu'il nous la raconte. Il a dit que ce serait la dernière fois, parce qu'à la prochaine St-Jean, il ne s'en rappellerait sûrement plus. Du moins, c'est ce que sa maladie suggère; sa mémoire va rendre l'âme avant lui. Grand-papa a caché les crayons et rangé les feuilles. Il veut qu'on lui fasse l'honneur de se souvenir. C'est pour ça que j'ai hésité autant avant de mettre ses mots sur papier. Sachez que je ne désobéis que pour les protéger et vous les confier.

Le vent malmène les lilas que la rue principale porte comme on porte un parfum. La soirée est encore jeune, presque autant que la paix en ce dimanche de juin 1919. C'est dans ce décor qu'entre en scène Françoise Gagné, citadine venue rencontrer sa belle-famille. Il faut dire que seule sur le parvis de l'église, zieutant frénétiquement les alentours, la nouvelle venue n'a pas l'air d'avoir inventé l'eau chaude. Pour une Gagné, elle semble assez perdue, et ce, dans tous les sens du terme. Perchée sur ses escarpins d'occasion, la jeune femme remet soudainement en cause ses fiançailles avec cet homme qui n'a même pas daigné lui donner l'adresse de la soirée dansante à laquelle il l'a conviée. Sa déception prend des airs de colère. Elle ne pèse plus ses mots lorsqu'elle rompt le silence de la nuit pour déclarer :

« Maudits hommes ! Va donc chez le diable ! Toi pis toute ta famille, pendant qu'on y est. En tout cas, c'tait ben la dernière fois qu'on se fiançait ! »

Sur ce, le vent cesse de s'essouffler et le silence reprend sa place au village. Du moins, jusqu'à ce que Françoise, frissonnant sous la tension, ait la finesse de remarquer : « Euh... y'a comme un malaise là... » La déclaration n'a pas la trempe d'une question, mais une réponse s'élève tout de même du bout de l'allée menant à l'église. C'est le Diable lui-même qui use de sa voix creuse et portante :

« Où est donc la pauvre âme qui se désespère au point de m'invoquer sur le perron de Dieu ? »

Plongeant ses yeux de braise dans le regard de la jeune femme qui lui fait face, le Malin avance, décidé, gracieux et plutôt amusé. Sa proie ne proteste ni lorsqu'il la cueille à même le parvis, ni lorsqu'il l'invite à se balader à ses côtés. Jamais, il ne lui aura été si facile de jouer.

Comme c'est la première fois qu'elle se balade candidement avec le roi des Enfers, Françoise Gagné ne sait pas trop comment réagir. C'est justement pour ça que le Diable jubile à ses côtés. Il passe tout le trajet à suivre avec amusement le combat que se

livrent peur et panique au fond des yeux de la malheureuse. La brebis est assise dans la gueule du loup, mais ce dernier n'a pas faim, il joue à donner des leçons.

Le duo finit par s'arrêter devant une demeure sur laquelle la nuit ne semble pas avoir d'emprise. Même sous les bruits étouffés des conversations et du piano, Françoise perçoit le chuchotement aigre-doux du Diable dans son cou :

« Pas besoin d'attendre qu'on te poste une invitation ! Je suis certain que ton fiancé se meurt d'envie de se savoir damné. »

Le tout est suivi d'un terrifiant : « À tout à l'heure. »

C'est ici qu'il la pousse sur le balcon de la maison et qu'il s'éclipse avec une grâce à en rendre jalouse la lune.

Avec pour seule compagnie un malaise grandissant, la citadine s'approche de la porte et se prépare à cogner sans vraiment s'y résoudre. Tandis qu'elle se compose un sourire, un tousotement attire son attention. Une femme d'un âge semblable au sien est assise sur un banc près de la porte avec une lettre sur les genoux. À sa fausse quinte de toux, elle ajoute d'une voix douce :

– Françoise ! J'veus dis qu'on avait hâte de vous rencontrer. Mon frère... Ben v'nez donc vous asseoir ! Moi, c'est Marcelle.

Ladite Françoise s'exécute, puis pour montrer un signe de politesse à défaut de montrer un signe d'enthousiasme, elle demande :

- J'veus dérange pas j'espère ? Vous étiez après lire vot'courrier pis là...
- C'est bien correct. C'est mon fiancé à moi qui m'écrit.

Marcelle marque une pause et pointe la lettre.

– Ça vient d'Europe, c'est daté d'octobre. Ça fait une coupe de fois que je la relis. T'nez.

L'invitée se retrouve avec une feuille froissée et gondolée entre les mains. Des vers attirent son attention :

***L'automne se jette du haut des arbres
Je t'aime trop fort pour avoir froid
Les hommes se jettent du haut des armes
J'espère que c'est la dernière fois***

Ton Louis-Aimé XXX

Octobre 1918

– C’est beau, han ? Y’était ben bon mon Louis-Aimé. Pis y’a même pas pu revoir la paix...

En disant ça, l’hôte soupire, essuie une larme, puis se jette aux bras de sa nouvelle belle-sœur. Elles pleurent ensemble pendant de longues minutes. L’une à cause des mots de son fiancé et l’autre à cause des maux qu’elle cause au sien. Françoise tremble en repensant à ce qu’elle a pu dire au nom de la colère. Si seulement le Diable ne l’avait pas prise au pied de la lettre, elle qui se surprend à affectionner les gens contre lesquels elle jurait il y a plus d’une heure. Ces gens qui souffrent, qui aiment et qui ne demandent que le bonheur, comme elle. Les yeux fermés, implorant pardon à voix basse pour la famille de son futur époux, Françoise remarque que le piano s’est tu. Les conversations ont fait de même. Les yeux ouverts, elle sursaute. La place à côté d’elle est vide. Se précipitant vers la porte, elle constate avec effroi que la maison est déserte. C’est la panique. Quelqu’un semble avoir écrit avec des flammes sur le sol.

Françoise Gagné tremble trop pour pouvoir lire :

« Ils sont avec moi, comme tu me l’avais demandé. Je ne serai pas cruel, pas plus que tes mots pour eux. »

C’est la nuit.

Grand-papa prend le pouls de son auditoire. Ensemble, rassemblés par le silence, on prend le temps de saisir le poids des mots. De cette Françoise qui s’en sert pour jurer, à cette Marcelle qui s’y console, on mesure le pouvoir de la langue, parlée comme écrite. Grand-papa est fier. Il sait qu’on s’en rappellera pour lui.

Pendant que je range mon crayon, mon grand-père me sourit.